Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

12 | 2002

« Comme la lettre dit la vie »

Son non écrit par droite aventure. L'inscription du nom propre dans le Tristan en prose

Florence Plet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1309>

DOI : 10.4000/linx.1309

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2002

Pagination : 231-235

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Florence Plet, « Son non écrit par droite aventure. L'inscription du nom propre dans le Tristan en prose », *Linx* [En ligne], 12 | 2002, mis en ligne le 10 octobre 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1309> ; DOI : 10.4000/linx.1309

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Son non écrit par droite aventure. L'inscription du nom propre dans le Tristan en prose

Florence Plet

- 1 Le *Tristan en prose*¹, roman de chevalerie du XIII^e siècle, rassemble les données de deux ensembles romanesques préexistants : les *Tristan* en vers du XII^e siècle et le *Lancelot-Graal*. Pour le prosateur, les noms propres sont un moyen d'assurer la continuité avec ses prestigieux modèles, mais aussi de produire sa propre matière.
- 2 Dans une période où le nom est perçu comme intimement lié à son référent, il acquiert volontiers des pouvoirs, sinon vraiment magiques, du moins éminemment romanesques. Par exemple, entendre se nommer un grand chevalier peut faire l'effet d'un coup de massue : « Puis que je oi le non entendu de Lancelot du Lac, je sui ferus de la machue ki ne me laisse la teste lever » (I, 67₁₁) ; plus souvent encore, le nom propre prend l'allure d'un objet qu'on peut manipuler, dont on veut s'emparer et qu'il faut cacher. S'il ne se charge pas exactement de pouvoirs surnaturels, du moins possède-t-il une valeur sociale² ou poétique suffisante pour lui donner quelque puissance agissante.
- 3 Or, le nom peut prendre une forme effectivement objectivée par le biais de son inscription matérielle dans la diégèse. Dans la littérature d'origine celtique, au nom écrit s'associent volontiers des effets magiques : ainsi, dans le *Lai du Chèvrefeuille* de Marie de France, la baguette de coudrier où Tristan a gravé son nom arrête la suite d'Yseut : souvenir, semble-t-il, de légendes irlandaises où le héros fige ses ennemis grâce à un bâton gravé de son nom en *ogam*³. Quant au thème du nom gravé sur (ou sous) la *lame* d'une tombe, il est éclairé par l'article de R. Colliot, « Les épitaphes arthuriennes »⁴ : soit l'inscription est comparable à une *geis*⁵ qui appelle à la vengeance d'un meurtre ; soit, à la manière des pierres parlantes celtiques⁶, elle légitime un héros comme Lancelot. Dans tous les cas, l'écriture semble conférer au nom un surcroît de merveille.
- 4 Quelques passages du *Tristan en prose* évoquent explicitement le nom sous des formes écrites ; elles peuvent se répartir en deux catégories : les inscriptions qualifiantes, qui donnent à Tristan, nouveau héros arthurien, sa légitimité face aux personnages

canoniques ; les épitaphes. Deux pistes retiendront notre attention : quelle part le prosateur fait-il à la merveille dans ces épisodes ? Quel rôle jouent-ils dans le roman, en particulier pour ce qui est du démarquage avec l'autre grand héros, Lancelot ?

Des inscriptions qualifiantes

- 5 Il convenait que Tristan fût mis au rang des héros du *Lancelot-Graal*. Trois inscriptions le font, placées en des moments stratégiques de l'histoire du héros.

Le perron Merlin

- 6 Au moment de confier à Gouvernal le nourrisson Tristan, Merlin lui fait lire *des lettres entaillées en la pierre ja avoit grant tens passé*, gravées de toute éternité, semble-t-il, sur un perron de marbre : « “ci vendront li troi bon chevalier. A ceste fontaine assembleront il (...)” Après i avoit letre qui disoient : “Galaaz, Lanceloz, Tristanz” » (C.I, 236) — prédiction de la rencontre, en cet endroit, des trois grands noms encore inconnus, destinés à former la triade de l'excellence.
- 7 À peine l'histoire personnelle de Tristan s'ouvre-t-elle, que son nom est mis au rang de ses modèles littéraires. « Comme dans la *Vulgate*, les grandes décisions, qu'elles concernent le destin du héros, le Graal ou Salesbières, ont été prises d'avance par une instance plus ancienne et puissante encore que le prophète des Bretons. Comme dans la *Vulgate*, dont le *Tristan* emprunte à de nombreux égards le moule, cette instance a jalonné d'inscriptions et de prophéties la route des personnages » — ainsi R. Trachsler commente-t-il cet épisode⁷. D'emblée, au cœur même de sa terre, voici le héros de Cornouailles admis au rang des (futurs) héros de Logres, par le biais d'une merveille proprement arthurienne : une inscription prophétique.

La lettre de Galehaut

- 8 La deuxième apparition de nom écrit va dans le même sens. À peine bu le philtre, le couple de Tristan et Yseut reçoit une sorte de reconnaissance de son statut exceptionnel lors de l'épreuve du Château des Pleurs (C.II, 450-465). Sans parler de réécriture, par certains côtés (ne serait-ce que par le nom du château), l'épisode peut se rapprocher de celui de la Douloureuse Garde. Pas de cimetière futur où le héros apprendrait son propre nom, bien sûr. Mais le nom écrit, sur un tout autre support, intervient pour clore le passage : Galehaut écrit à Guenièvre pour l'informer de l'abolition de la mauvaise coutume, récit traité en discours narrativisé. Le prosateur en revanche produit la fin de la lettre : en substance, il existe deux dames en qui « *est tote la biauté dou monde*, [et deux chevaliers en qui] *est tote la chevalerie dou monde*. Après [Galehaut]escrit quatre nons : *Lancelot dou Lac ; Tristan, le neveu le roi Marc de Cornoaille ; la roïne Genevre ; Yselt la Bloe* » (C.II, 482).
- 9 Loin d'être « une instance (...) ancienne et puissante », le rédacteur de la lettre, Galehaut, est parfaitement identifié, il n'a rien de magique, et le cadre de la correspondance a peu à voir avec le monument gravé ; pourtant, les quatre noms solennellement détachés rappellent la forme de l'inscription du Perron Merlin, qui isolait aussi la triade hors phrase. Quel que soit le support, l'écriture du nom ne se fait pas en toute simplicité : elle suffit à hausser les héros sur un même piédestal.

Les sièges de la Table ronde

- 10 Dans la *Queste del saint Graal*, une autre inscription qualifiante, bien teintée, elle, de merveilleux, est célèbre⁸. Le *Tristan en prose* donne à lire cet épisode au tome VI, sous forme d'une interpolation assez fidèle de la *Queste* : la veille de la Pentecôte, Lancelot et ses cousins constatent que les sièges de la Table ronde comportent tous l'inscription « Cil [=Untel] doit seoir ci » (VI, 93₃₄) ; aucun nom sur le Siège Périlleux, mais une prédiction : « [demain,] doit cil sieges trouver son maistre » (93₃₉). Le jour dit, le « nom en blanc » s'actualise, les lettres ont changé : « Çou est li sieges Galaad » (101₃₅). Le jeune homme est invité à s'asseoir en ces termes : « Cil liex est vestres » (101₃₈). Galaad peut alors tenter l'épreuve du Siège Périlleux.
- 11 Dans ce passage typique de la *Queste*, seule la merveille du « nom en blanc » sur le Siège Périlleux est vraiment soulignée : « Ci a merveilles aventures ! » (93₄₁). En revanche, l'inscription des noms des chevaliers de la Table ronde n'avait donné lieu à aucun commentaire émerveillé.
- 12 Le *Tristan en prose* trouve moyen de combler ce vide au profit de son héros, en inventant l'un des rares prodiges surnaturels de ce roman si rationnel : tous les noms écrits sur les sièges sont réinvestis de merveilleux par l'énonciation d'une *coustume estable* (III, 271₉), pure création⁹, à ma connaissance, du *Tristan en prose* :
- Quant aucuns chevaliers estoit esleüs et apelés a chele hounour par le consentement de tous chiaus de laiens, quant on l'avoit amené au siege ki destinés li estoit, se on n'i trouvoit son non escrit par droite aventure, il estoit du tout refusés (...) et disoient tout communautairement k'il n'estoit pas dingnes de tele hounour recevoir quant aventure ne s'i acordoit (III, 271₁₀)¹⁰.
- 13 L'honneur est d'autant plus difficile à obtenir, qu'en cas de vacance d'un siège, seul un *mieudres chevaliers que chiex ki devant i avoit esté* peut l'occuper (272₁₂) ; l'énonciation de cette coutume introduit l'intronisation de Tristan : « Li sieges ki jadis fu du Morhaut d'Yrlande li est otroiés, nous i avom trouvé son non escrit ! » (273₁₄)¹¹.
- 14 Certes, la validation du nom de Galaad reste céleste et absolue ; le *Tristan en prose* reconnaît cette donnée de la *Queste*, par le biais d'une prolepse : à Galaad est réservé d'*acompli(r) le Siege Perilleus* (III, 272₁₄), et le système d'attribution des sièges vacants à un meilleur chevalier doit cesser avec lui, *car après cel boin chevalier n'i peüst venir nul mieudre ne aussi boin*. (272₁₆). Mais le prosateur infuse quelques signes d'élection dans le nom de Tristan : par l'inscription merveilleuse, il est désormais validé, lui aussi, à son niveau, c'est-à-dire de façon mondaine et relative ; meilleur chevalier que son prédécesseur, il peut se lancer officiellement dans la compétition qui caractérise les aventures arthuriennes : la course au renom¹².
- 15 Ces occurrences du nom propre écrit sont comparables aux « épitaphes prophétiques ou messianiques » concernant Lancelot ou Galaad qu'étudie R. Colliot (1973 : 163). Les différences sont toutefois notables : en premier lieu, l'élection de Tristan ne s'inscrit pas dans les cimetières, pas plus qu'il ne croise les sépultures de ses ancêtres. Même si son nom le voue à un destin triste, celui-ci ne se décide pas outre-tombe. Au nom caché de Lancelot, répond le nom éclatant de Tristan.
- 16 D'autre part, ces épitaphes du *Lancelot-Graal* sont « des textes magiques qui lancent le héros vers un destin exceptionnel et dangereux » (R. Colliot, 1973 : 175). Est-ce le cas des

inscriptions tristaniennes ? Il ne me semble pas qu'elles soient si dynamiques. Elles fixent plutôt le nom (et son référent) dans un certain hiératisme. Il s'agit d'afficher clairement l'objectif du roman : élever Tristan au même niveau que Lancelot, le *Tristan en prose* au niveau du *Lancelot en prose*. Enfin, le nom de Tristan est associé au moins une fois à celui d'Yseut dans la lettre.

Les noms sur les tombes

- 17 Le *Tristan en prose* préfère donc, aux « épitaphes prophétiques ou messianiques », des monuments aux fonctions proches ; en revanche, le roman connaît la catégorie des « épitaphes de vengeance », qui mentionnent le nom de la victime et celui du meurtrier : « consignant les meurtres et poussant au meurtre », ce « sont des textes maléfiques »¹³. Qu'en est-il dans notre roman ?

Tombes des victimes de Marc

- 18 Un nom tristement mentionné sur les tombes est celui du roi Marc. Accusé d'avoir assassiné l'un de ses vassaux, Marc occit le plaignant, Armant, en combat public. Lancelot le contraint ensuite à avouer qu'il avait réellement tué son fidèle compagnon. Arthur rétablit alors une justice que le duel judiciaire n'a pas fait ressortir¹⁴, sous forme d'une épitaphe non reproduite textuellement, mais que le prosateur évoque ainsi : « *Et fist li rois Artus escrire sour sa tombe la felonnie le roi March et coment li chevaliers avoit esté mors...* » (IV, 90₅₆).
- 19 Similaire est l'épitaphe de Fairan le Noir, que Marc a voulu empoisonner avec Galaad. Celui-ci, ayant échappé miraculeusement à la mort, fait « *escrire letres sus la tombe, qui disoient comment li rois March l'ot ocis par venim* » (IX, 27₄₉).
- 20 Quand il s'agit d'évoquer leur sépulture, le nom des victimes — Armant, Fairan — est rayé à la fois du roman et de leur propre tombeau, au profit d'une sinistre mise à l'honneur de Marc. La tombe n'est pas destinée à honorer leur mémoire, mais bien à établir solennellement l'ignominie du meurtrier nommé, lui. Conformément à celles étudiées par R. Colliot, de telles « épitaphes de vengeance » adjugent à ces personnages éphémères un rôle ingrat, mais précis : certes, ils ne déclenchent pas de vendetta particulière, mais ils désignent à la vindicte publique le mauvais roi ; ils ne semblent surgir dans le roman que pour y mourir, et ne valent peut-être que pour leur tombe. Ainsi permettent-ils de graver dans la pierre une vérité intangible : la félonie de Marc est ... monumentale.

Tombes des victimes de Tristan

- 21 Curieusement, son neveu Tristan compte également à son passif les épitaphes de deux victimes tombées sous ses coups. Bien sûr, leur valeur est différente. La première, habile invention du prosateur pour infléchir la légende, concerne celle d'Hunesson, mort d'avoir jaloué Tristan¹⁵. Morgain, en rédigeant le texte funèbre, n'omet pas le nom de son amant, mais il vient après celui du héros :

Elle fist letres entaillier desus la tombe meïsmes, ki disoient : « Tristran, ki ocheïs Huneson ki chi desous gist, saches bien tout chertainnement que SA mors ne fu pas si cruele com la TOIE sera, car TU morras de double mort a grant angousse et a grant martire, et mout aras desiré la mort avant que TU l'aies. Et encore TE di JE bien une autre cose dont JOUVOeil que TU

soies chertains : TU ne morras devant che que TU morras de chele meïsmes lanche dont TU l'ochesis, vraiment le saches TU » (III, 182₁₉).

- 22 Cette fois, le texte intégral est retranscrit ; et quel texte ! De l'altercation entre les deux hommes (Tristan / Hunesson), le centre d'intérêt bascule immédiatement à la haine de Morgain pour Tristan — le poids du modèle de Lancelot jouant certainement. Toujours est-il que la victime n'apparaît que comme tiers dans la prophétie de Morgain : à peine refroidi, le cadavre de Hunesson est relégué au passé, au profit d'une sentence de mort tournée vers le futur (*tu l'ochesis / tu morras*) ; aucune place pour le malheureux non plus, ou presque, aux deux pôles de la situation d'énonciation où luttent la fée et le héros : première personne contre seconde (je / tu), *geis* lancée sous la forme de l'inscription, soudain animée d'une force meurtrière : elle « contient une violence morale qu'on ne peut éluder et son origine celtique se manifeste de toute évidence »¹⁶. En l'occurrence, la vengeance est parfaitement explicite dans le texte de l'épithaphe, ce qui n'est pas le cas des exemples cités par R. Colliot.
- 23 On retrouve ici la « valeur programmatique » des divers fragments écrits, parsemés dans l'espace arthurien, comme le montre E. Baumgartner : « Ils tissent le réseau dans lequel se débattent ensemble l'écrivain et ses personnages avant d'accomplir, comme il le faut, puisque le mythe préexiste, les 'écritures' »¹⁷ : et en effet, la prophétie se réalisera, car le mythe de Tristan exige sa mort (IX, 76₃). Bref, commandé autant par un destin légendaire que par l'incantation de la fée, le défunt Hunesson semble déléster sur le nom de Tristan toute une charge mortifère, par le biais de l'inscription — mystérieuse alchimie de la tombe prophétique. Ici, oui, plus que sur toute autre tombe du *Tristan en prose*, l'inscription semble un « texte maléfique ».
- 24 Il est vrai que la *geis* se réalisera, mais par les moyens les moins magiques qui soient : la lance de Tristan, extorquée par Morgain, servira à Marc pour tuer son neveu.
- 25 À l'inverse, une autre épithaphe, plus « classique », projette le lecteur vers le passé. Il s'agit d'un chevalier victime d'une tragique méprise : « *Ci gist Habés li Renommés, que mesure Tristrans, li niés le roi Marc, ocist* » (VIII, 143₂₀). Le texte intégral est rapporté ; les noms conjoints apparaissent, la victime en premier ; mais les circonstances du meurtre — circonstances atténuantes, pourrait-on dire — sont occultées : Tristan, fou de jalousie, croyait frapper Palamède.
- 26 En réalité, l'épisode ne fonctionne pas seul ; cette mort était programmée de longue date, bien avant le début des amours de Tristan et Yseut. Ainsi, dans le tome I de l'édition de R.L. Curtis, lit-on une prolepse annonçant très précisément le crime :
- Mes illec l'ocist Tristanz par grant mescheance, a celi point qu'il sivoit Palamedes, le bon chevalier sarradin, qui tant amoit ma dame Yselt* (C.I, 323₃).
- 27 Prolepse et non prophétie, il faut en convenir. Cependant, on a l'impression que la « valeur programmatique » de l'épithaphe s'inverse ici : l'annonce (extradiégétique) de la mort pourrait venir s'inscrire textuellement sur la sépulture (diégétique). De la même façon s'est inversé le geste de Tristan, qui jadis, de sa main, fit chevalier son écuyer Habé (C.I, 320₂₁, 323₃), et qui le tua de cette même main. Mais le lecteur a eu grand temps d'oublier ce nom... D'autant plus que le surnom « le Renommé » contraste avec l'obscurité du personnage. Or, ce surnom était maladroitement justifié dans la prolepse :
- et sachiez qu'il fu mout preudons de son cors et de grant renomee, et compaignon de la Table Reonde (...); et pour la proesse de li fu il apelez Hebés le Renomez* (C.I, 323₃, 9).

- 28 Nul n'est moins connu que lui, pourtant ! Peut-être le surnom prend-il un autre sens, valide, celui-là, si l'on considère cette longue disparition du récit : Habé est bien alors le *re-nommé*.
- 29 Son épitaphe ne constitue pas « la trace du destin guetteur », selon la belle formule de R. Colliot (1973 : 175), mais plutôt la trace du destin accompli. Le maléfice n'est pas dans les mots gravés sur la *lame*, mais dans le triste concours de circonstances — ou même, plutôt, dans la jalousie aveuglante de Tristan, dont la passion n'a pas bénéficié de la nuit de prière de Galaad (VIII, 139₂₁). Ni *geis*, ni miracle, ici : le merveilleux ne fonctionne guère.

Tombe de Tristan et Yseut

- 30 Une dernière tombe enfin s'extrait de ces aller-retour dans le temps : celle de Tristan et d'Yseut. À l'initiative de Marc, leurs corps sont enterrés *en la maistre eglise de Tyntajoul* (IX, 85₁₃) ; la richesse de la sépulture rappelle celle de Galehaut (85₁₅) ; il n'y a pas d'épitaphe à proprement parler, mais deux statues grandeur nature, sur lesquelles figurent les noms des amants. « *C'est l'ymage de monsigneur Tristran* », « *C'est l'ymage de madame la roïne Yseut* »¹⁸. Aucun appel à la vengeance, ici — cela va de soi : Marc le meurtrier est tout de même le maître d'œuvre des tombes ! Aucun message non plus. Les noms ne renvoient qu'aux statues, et les statues aux noms ; de fait, est-il besoin de plus ? Le simple fait que les corps des amants soient enfin réunis parle assez. On se rappelle une autre inscription, dans un autre texte : dans le *Lai du Chèvrefeuille*, Tristan gravait son nom sur une baguette de coudrier (v.54), et cela seul en disait beaucoup plus :

*D'els dous fu il tut altres
Cume del chievrefueil esteit
Ki a la coldre se perneit (...)
« Bele amie, si est de nus :
e vus senz moi ne jeo senz vus »* (vv.68-78)¹⁹.

- 31 C'est bien cette dernière formule qu'entérine le roi Marc en réunissant les amants : *Li uns ne pooit demourer sans l'autre, si estoient lour cuers ensamble (...)* et pour ce qu'il s'entramerent tant en lour vie, le fist li rois metre ensamble (IX, 85₆).
- 32 Les deux corps dans la tombe, les deux statues au *pié de cele sepulture* (85₂₅), les deux noms sur les statues. La désincarnation progressive des personnages — corps, puis *ymages*, *letres* enfin — suffit à faire entrer dans l'éternité le mythe des amants de Cornouailles. *Tant com li siecles duerra sera parlé de cheste mort* (IX, 84₆₃). En effet²⁰.
- 33 Dans la lignée des romans arthuriens, le *Tristan en prose* sait faire un usage modéré mais significatif de ce thème. Disséminés sur les perrons, sur les sièges de la Table ronde, dans les tombes, ces multiples textes brefs assignent au nom écrit le rôle de mettre le porteur à sa juste place dans ce roman, tout en lui assurant de solides racines dans le corpus arthurien. Pour autant, les inscriptions se démarquent de celles du *Lancelot-Graal*. Ecrits, les noms de personnes sont le médium efficace d'un pouvoir — pouvoir magique peut-être : les anciennes *geis* se profilent confusément, gonflant de mystères séduisants les noms fixés par l'inscription. Mais plus encore certainement, c'est le pouvoir de l'écriture qui ressort : devenu monument, le simple nom propre déploie solennellement l'essentiel de son référent.

NOTES

1. Les éditions de référence sont : les trois tomes édités par R.L. Curtis (I, Hueber, Munich, 1963 ; II, Brill, Leiden, 1976 ; III, *Arthurian Studies XIV*, Woodbridge, D.S. Brewer, 1985), qui donnent le début du roman ; les neuf tomes édités sous la direction de Ph. Ménard (Droz, 1987 à 1997). Le tome est indiqué en chiffres romains, suivi du paragraphe et de la ligne en indice ; la mention « C. » signale qu'il s'agit de l'édition Curtis.
2. Voir notre article « Incognito et renommée : les innovations du *Tristan en prose* », à paraître dans *Romania*.
3. M. Cagnon, « Chievrefueil and the Ogamic Tradition », in *Romania*, XCI, 1970. Ces recherches sont présentées par M. Demaules dans la notice du *Lai du Chèvrefeuille*, in *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, Ch. Marchello-Niziadir. (Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1995), p. 1293.
4. *Bulletin Bibliographique de la Société Internationale Arthurienne*, 1973, pp. 155-175.
5. Pour simplifier, dans le domaine celtique, une *geis* est une incantation contraignante. Voir J. Marx, *La légende arthurienne et le Graal* (PUF, Paris, 1952), p. 77 ; J.R. Reinhard, *The survival of geis in medieval romance* (Halle, 1933).
6. La Pierre de Fâl intronise par un cri les rois d'Irlande. J. Markale, *Nouveau Dictionnaire de mythologie celtique* (Pygmalion, Paris, 1999), p. 160, *Lia Fail*.
7. R. Trachsler, *Clôtures du cycle arthurien* (Droz, 1996), pp. 154-55.
8. *La Queste del saint Graal*, A. Pauphilet éd. (Champion, Paris, 1980), pp. 4₃ et 8₁₃.
9. Autre création, purement pratique et dépourvue de merveilleux : le drap de soie qui sert en quelque sorte à faire l'appel quand Arthur est en déplacement : *Estoient escrit ordeneement li non des cevaliers es dras de soie, si que cascuns savoit u il devoit seoir. (...) Et par ce pooit on savoir li quel cevalier i faloient* (V, 182₂₄).
10. Cela amène d'ailleurs une contradiction : d'après cet épisode du tome III, les sièges seraient nominaux bien avant l'arrivée de Galaad, ... ce qu'oublie le prosateur en interpolant la *Queste* au tome VI.
11. Sur le Morholt promu chevalier de la Table ronde, voir F. Plet, « Le nom de l'Autre : le géant et le fou dans le roman de *Tristan en prose* », in *Littératures* n°38 (Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, printemps 1998), pp. 10-11 ou F. Plet, *Les noms propres dans le roman de Tristan en prose* (Thèse dactylographiée, Nanterre, 2000), pp. 512-514.
12. Voir article cité note .
13. R. Colliot (1973 : 158, 175).
14. Voir, à propos de cet épisode, l'introduction de J.C. Faucon, tome IV, p. 40 et E. Baumgartner, *La harpe et l'épée ; tradition et renouvellement dans le Tristan en prose* (SEDES, 1990), pp. 71-72.
15. Voir R. Trachsler (1996 : 168-69).
16. R. Colliot (1973: 162).
17. « Du manuscrit trouvé au corps retrouvé », in *Le topos du manuscrit retrouvé*, Actes du colloque international de Louvain-Gand, mai 1997 (Louvain-Paris, éditions Peeters, 1999), p. 13.
18. IX, 85₂₉. Bizarrement, ce paragraphe est répétitif, comme si deux variantes étaient juxtaposées. À partir de la ligne 33, la description de la sépulture recommence ; dans cette deuxième version, la statue de Tristan est décrite ; les *letres* sont plus précisément situées : sur le plat de l'épée brandie par Tristan et sur la poitrine d'Yseut ; l'inscription est encore plus laconique « *Monsigneur Tristran* », « *Madame Yseut* » (IX, 85₄₇).

19. La nature exacte du texte gravé sur le bâton a suscité beaucoup de gloses, que résume utilement M. Demaules dans la Notice du *Lai du Chèvrefeuille*, in *Tristan et Yseut* (Pléiade), pp. 1301-1305.

20. Voir aussi l'interprétation, assez proche, de A.C Van Coolput, « Sur quelques sculptures anthropomorphes dans les romans arthuriens en prose », in *Romania* n°108, 1987 : « Tout se passe comme si le monument-souvenir tendait vers l'invitation à garder en mémoire ce qu'on doit déchiffrer sur l'image et peut-être aussi, par un mouvement d'expansion, le texte qui enchâsse l'image, en d'autres termes, l'œuvre elle-même » (p. 261).

AUTEUR

FLORENCE PLET

Université de Bordeaux 3